

CHEZ LA VIEILLE MARIE



ENTRE deux ondées, flâneur, j'arrivais de Dochamps au débouché de la grande route de La Roche à Fraiture, toute bordée de sorbiers, quand je fus tiré de ma rêverie par un :

— Eh bien, l'a-t-on trouvée, la pierre philosophale? C'était le vieil ami Léon, dont la calvitie luisante faisait la nique au soleil boudeur. De son seuil planté à l'angle aigu du croisement de Samrée, il me retournait le reproche adressé en vain depuis des lustres aux naturels de la région qui, en marchant, regardent à terre; d'où, trop souvent, ignorance complète des traits essentiels de la physionomie si caractéristique de leur pays.

— Vous en parlez à l'aise, vous, répliquai-je. Avec cette obstinée pluie... Voilà pour remplir ma gibecière de renseignements folkloriques!

— Ce n'est pas ici que vous glanerez encore. Entrez-vous?

— Je suis las d'être assis.

— Quelle humeur!

J'y pense : à la plus prochaine occasion, faut-il que je demande à notre voisine, Marie du grand Frère, si, par hasard, elle ne sait rien qui puisse vous intéresser.

— Allons-y tout de suite.

A vingt mètres de là, à gauche de la grande route, s'aligne la rustique maison tapissée d'un espalier chétif et de quelques liserons secouant leurs clochettes blanches.

Près de la porte ouverte, une poule glousse.

Du seuil, Léon dit :

— Vous connaissez cet homme, Marie?

— Qui ne le connaît? Chaque fois qu'en passant il aperçoit le grand Frère, il lui réclame une prise. Asseyez-vous donc.

La table, poussée le long de la fenêtre où chante un pinson en cage, Léon et moi prenons place chacun à l'un des deux bouts.

En face, de l'autre côté du poêle abrité sous la haute cheminée, la maîtresse du logis s'installe.

Tout d'abord, j'ai peine à me familiariser avec ce masque raviné, terreux, qui, comme sourire, exhibe, sous des yeux percés en vrille, un grand trou noir éclairé par les canines supérieures, blanches comme l'ivoire.

Après un coq-à-l'âne, Léon hasarda :

— D'aventure, Marie, ne connaissiez-vous pas l'une ou l'autre histoire de « macrale? » Mon ami en est si friand!

Les pommettes rouges, notre hôtesse répondit :

— Vous savez mieux que moi, Léon, — vous étiez instituteur à Bihain quand j'y habitais avec mes parents, — que l'on a raconté tant et tant de choses. Seulement, on était jeune alors, et ce qui entrait par une oreille sortait par l'autre.

J'étais fixé. Tandis qu'*in petto* je souhaitais provisoirement mon ami au septième ciel, celui-ci, se levant :

— J'oublie que Julienne va revenir. Si elle trouvait porte de bois! Vous avez le temps, vous. A propos, à votre retour, je vous restituerai le livre prêté.

Léon dehors, de ma voix la plus persuasive :

— Franchement, Madame G..., vous ne pouvez avoir rayé de votre mémoire toutes les histoires entendues jadis? Je me permets d'espérer que vous voudrez bien me confier les plus belles.

— J'en ai eu les oreilles tellement battues et rebattues! Mais je n'aime pas remuer cela devant tout le monde. Un mauvais coup de langue est si vite donné. Et puis, vous me prenez à l'improviste.

— Au petit bonheur!

— Ce fait est arrivé à ma grand'mère maternelle, encore fillette, dont les parents habitaient Hoursinne.

Ayant accompagné sa maman chez une voisine de

mauvais renom, celle-ci alla quérir une grosse poire pour l'enfant.

Sa mère, avec une mine réprobatrice, lui saisit le bras.

— Laisse-la donc manger sa poire, intervint la donatrice, en lançant un regard lourd comme une menace.

— Non, les fruits lui occasionnent de violents maux d'estomac et, pour l'instant, elle n'est pas bien portante.

De retour à la maison, la maman conta l'affaire à son mari.

Il coupa la poire en deux. Au beau milieu, trois gouttes de sang perlèrent.

D'une traite, le papa courut porter la poire chez le curé.

Le vieux pasteur écouta en silence, réfléchit, observa la poire pour la jeter dans l'âtre. Il en sortit un crapaud.

Qu'est-ce que l'enfant aurait mangé? je vous le demande!

Une pause.

— Mon père, Jean Floche, provenait de Beho.

Quel âge avait-il à cette époque? Dix-sept ou dix-huit ans peut-être!

Un jour, sans raison, son cadet reçut d'un voisin une reinette grise, véritable cadeau en ce temps-là. Vous pensez s'il la croqua à belles dents.

Peu après, le pauvre, quoi qu'on fît, refusa toute nourriture, tant et si bien qu'il devint comme un squelette.

Son frère, mon père donc, partit de nuit pour Fosse, à la consultation de Lambert, un célèbre « makré » de l'époque.

— C'est, déclara-t-on, un voisin, je dirai même l'un de vos familiers, qui a jeté un sort à votre frère. Le malheureux garçon a un cheveu de sept aunes autour du cœur. Je ferai ce qu'il faut. Mais recommandez bien à vos parents de ne plus recevoir le méchant. Sinon, je ne garantis rien.

Toute la journée du lendemain, le malade éprouva d'atroces douleurs. Il était à bout le soir quand, soudainement, il rendit un interminable poil noir.

Mes grands-parents avaient consigné à leur porte le lâche soupçonné.

Ma grand'mère s'étant rendue à la fontaine sans fermer la porte à clef, le sorcier en profita pour s'introduire dans la maison.

Il s'assit au chevet du patient et, doucereux :

— Comment cela va-t-il, Joseph?

— Un peu mieux, dirait-on.

— M'est avis, en effet, que tu as meilleure couleur. Mais tu n'es pas bien ainsi.

Et il le changea de place en lui mettant la tête au pied du lit.

Le maudit venait de se retirer, lorsque mon aïeule rentra.

— Bonne sainte Vierge! s'exclama-t-elle. Qui t'a arrangé ainsi, m'fi?

Le malade raconta tout.

Deux heures après, il trépassait.

Aussi, mon père nous défendait-il, à mes frères et sœurs, de manger ce que les étrangers, quels qu'ils fussent, nous donnaient, ou même de suivre leurs conseils.

— En voici encore une.

Accorte jeune fille, Françoise P..., de Bihain, essartait « el Maigeroule ». Métier éreintant, surtout pour une femme!

A l'heure de midi, elle fit la sieste.

Au réveil, elle trouva, étendu à ses côtés, un beau jeune homme qui lui souriait.

— Eh! mon Dieu! qu'est-ce que tu fais là, toi?

L'apparition disparut comme par enchantement.

Plus tard, Françoise se maria, eut un fils qui, à son tour, s'établit.

Un jour, au champ avec ses bêtes, elle se mit à danser et à sauter.

Des gens, travaillant à proximité, la virent et s'émurent.

Mon grand-oncle Dossogne, un vrai hercule, s'approcha.

— Qu'as-tu, Françoise?

— Je vais te le confier, gros. Le diable me bat journallement pour m'amener à détruire le fruit de ma bru. Quand il devrait me tuer, je ne lui obéirai pas. Je suis sorcière, vois-tu, et n'en peux mais. Ma mère l'était et,

à sa mort, parce que l'aînée, j'ai hérité de son terrible pouvoir (1). Pourtant, je le proclame, jamais je n'ai nui à personne.

Sa poitrine haletait, ses tempes battaient, ses dents s'entre-choquaient, ses jarrets tremblaient.

Mon grand-oncle traça un signe de croix, et Françoise cessa de remuer, pantelante.

On la reconduisit et le curé, mandé, de se hâter.

— Je voudrais mourir! exhala-t-elle. Je suis si malheureuse! Par pitié, Monsieur le curé, donnez-moi mes droits : j'en suis digne.

Le curé l'administra.

Tout était bien fini, lorsque le docteur de Lierneux, le vieux L..., se présenta.

Il la saigna sous les pieds, les mit dans un bassin d'eau chaude, et l'infortunée Françoise s'éteignit doucement.

Parce que je paraissais sans doute attristé, Marie, maternelle, fit :

— Il ne sied pas de vous laisser sous cette pénible impression. Une histoire plus gaie pour vous dérider.

Je souris en guise de remerciement.

— On construisait, à Werbomont et à Chevron, deux logis identiques.

(1) A moins qu'on ne fasse sortir le corps de la morte à reculons. Dans ce cas, la défunte emporte avec elle ses pouvoirs.

Le deuxième, pour le compte d'une sorcière.

Déjà, la toiture du premier était placée et les ouvrages de parachèvement, très poussés.

Une nuit de vendredi, revenant du sabbat, les adeptes de la propriétaire de Chevron s'étonnèrent de la lenteur des travaux. Finalement, ils la morigénèrent tant, que celle-ci leur coupa court :

— Ma bourse est plate. Faites mieux, vous autres.

Prises de pitié, les sorcières du ban de Werbomont se concertèrent. L'une d'elles proposa : « La semaine prochaine, nous enlèverons le toit de la maison de Werbomont et nous en couvrirons les murs de Thérèse ».

Ainsi firent-elles, non sans susciter, en cachette, une véritable révolution dans le pays.

Suivant mon plan, je questionnai *ex abrupto* :

— Ne savez-vous pas aussi des formules magiques guérissant telle ou telle maladie?

— Sans être enfant posthume (1), — grâce à Dieu, j'avais près de trente ans lorsque mon père trépassa, — je « poigne » les foulures et calme les coliques. Jadis, le vieux berger de Grandménil, — je le vois encore avec son visage tanné et ridé par le soleil, la pluie, la grêle et la gelée, — en reconnaissance d'un bienfait reçu, me transmit la prière et le pouvoir de guérir les maux de dents.

(1) Dans certains villages, on considère aussi l'enfant posthume comme apte à tourner la baguette pour la découverte de trésors cachés.

— Oh! de grâce, confiez-moi l'un de ces secrets.

— Impossible, sous peine de perdre toute puissance.

— Marie!

— On a encore trop souvent l'occasion de rendre service. Ah! si je perdais l'une ou l'autre de ces recettes, que je possède écrites!

— C'est bien simple. Promenez-vous dans la pièce et laissez-en tomber une, une seule, la plus petite.

— Tricherie que cela.

— Voyons. Pour m'obliger spécialement... Il vous restera assez de vertus...

— Enchanteur!

Je vais vous réciter la prière pour les maux de dents, puisque aussi bien le Père qui a prêché dernièrement la mission, m'a défendu de l'utiliser :

« Sainte Apolline étant assise sur une table de marbre,
» Notre-Seigneur passant près d'elle lui dit :

» — Que fais-tu là, Apolline?

» — Je suis venue ici pour le mal de dents.

» — Retire-toi, Apolline : si c'est une goutte de sang,
» elle tombera; si c'est un ver, il périra. »

» Réciter ensuite cinq *pater* et cinq *ave* en l'honneur
» des cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). »

(1) On dit aussi : « Sainte Apolline qui est assise sur la pierre; Sainte Apolline, que faites-vous là? — Je suis venue ici pour le mal de dents. — Si c'est un ver, ça s'ôtera; si c'est une goutte, ça s'en ira. »

Êtes-vous content?

— Oui et non.

— Que vous faudrait-il de plus?

— Des chansons, de vieilles chansons. Je les aime tant. Celles-là seules me plaisent. Elles ont un charme si puissant.

— Avec quelle raison! Les autres ne valent pas tripette : niaises romances sentimentales ou refrains de café-concert.

Mon père n'en savait qu'une, mais laquelle!

Il la tenait de sa grand'mère et la chantait chaque fois qu'il était dans les vignes.

— C'est-à-dire, souvent?

— Mais raviver ces souvenirs-là? Moi non plus, je ne chante. Donnez-moi le temps. Pouvez-vous revenir après-demain, vers trois heures?

— De tout cœur, merci.

— A mon tour de vous réclamer un plaisir.

— Il vous est acquis.

— Ne soufflez mot à Léon de ce qui vient de se passer ici.

Une cordiale et chaleureuse poignée de main et, une minute après, sans avoir même lorgné le home hospitalier de mon ambassadeur, je filais à grands pas, le collet relevé, heureux comme un roi, sur le chemin du retour, balayé, « al' longue roye », par un vent qui piquait, piquait. Une masse de nuées s'avavançait, voilant l'horizon vers Marcour, Hodister et autres Cheoux.

Le surlendemain, à trois heures battant, l'âme sereine, je me présentai au rendez-vous.

Marie me montra un visage souriant.

Je lui offris un grand morceau de pain d'épice, acheté à son intention au messager de Liège.

— Il est succulent, je l'ai goûté.

— Oh! cette folie pour moi!

Mon présent serré dans le vieux bahut peinturé :

— Il m'en est arrivé une bien bonne cette nuit.

Figurez-vous que je chantonnais, assise dans le lit, lorsque le grand Frère, s'éveillant en sursaut, m'empoigna par le bras :

— Qu'est-ce qui te prend donc?

— Tais-toi, je chante pour M. Banneux. Ce n'est que ce matin, en me voyant vaquer comme d'habitude à mon ouvrage, que le grand Frère fut totalement rassuré.

— Et la chanson? fis-je, inquiet.

— Retrouvée. Tenez, je ne pourrais dire mon bonheur. C'est qu'elle est si belle! Ça me rajeunit toute.

Effectivement, telle une jeunesse, elle courut fermer l'huis, approcha sa chaise de la mienne et, d'une voix grave :

I

Nous sommes si bien à table,

Tenons-nous-y longtemps.

L'amour est agréable

Près d'un objet charmant. } *bis.*

II

J'ai un coquin de frère,
 Qui ne fait que m'chatouiller.
 Il va dire à ma mère }
 Que j'aime le berger. } *bis.*

III

Beau berger du village,
 Sans toi je vais souffrir.
 Auras-tu le courage }
 De me laisser languir? } *bis.*

IV

Je m'en vais à confesse
 Près de notre bon curé.
 Il me donne pour pénitence }
 De quitter mon berger. } *bis.*

V

Que ne suis-je une hirondelle
 Que je pourrais voler!
 Sur le sein de ma belle }
 Je m'irais reposer. } *bis.*

VI

Mon sein n'est pas une branche
 Pour vous y reposer.
 Dans le jardin de mon père,
 Il y a un beau laurier.
 Choisissez une branche
 Pour vous y reposer.

„ Nous sommes si bien à table ”

moderato

Chant

Nous sommes si bien à ta- ble Tenons-nous-y long-temps
 J'ai un co quin de frè- re qui ne fait que m'chatouiller
 Beau berger au vit- la- ge sans toi je vais souffrir
 Je m'en vais à con- fes- se près de notre bon curé
 Que ne suis-je une hi ron- del- le que je pourrais voler!
 Mon sein n'est pas u- ne bran- che pour vous y re- poser

L'amour est a- gre- a- ble près d'un objet charmant L'a-
 Il va dire à ma mè- re que j'aime le berger Il
 au ras-tu le cou- ra- ge de me laisser languir au-
 Il me donne pour péni- ten- ce de quitter mon berger Il
 Sur le sein de ma bel- le je m'irais re- poser Sur
 Dans le jardin de mon pé- re Il y a un beau laurier Choe.

m. f. rall.

mour est agre- a- ble près, près, près d'un objet charmant
 va dire à ma mè- re que, que, que j'aime le berger.
 ras-tu le cou- ra- ge de, de, de me laisser languir?
 me donne pour péni- tence de, de, de quitter mon berger
 le sein de ma bel- le je, je, je m'irais re- poser.
 sissez une bran- che pour, pour, pour vous y re- poser.



Harmonisations de M. EDM. SERNEELS.

Je bissai, par conviction et, aussi, pour recueillir pieusement air et paroles.

Marie, de bonne grâce, répondit à mon attente.

Ma notation terminée, je fredonnai l'air.

— Parfait! s'empressa Marie.

— Avec le beau gosier que vous avez, je me persuade que vous fûtes une excellente chanteuse. Avouez-le.

— Oui, j'ai su chanter, je le confesse. Par malheur, depuis le temps, mon répertoire... Je ne connais plus que des bribes. Puisque vous êtes indulgent, je vous en livre quelques-unes, vaille que vaille!

I

Bonjour, Isabeau. Je viens te voir
 Au milieu du printemps nouveau.
 Par amourette, chère mignonnette,
 Par amourette, reçois mes vœux.
 Je te le jure en ces lieux,
 L'éclat de tes beaux yeux
 M'a rendu amoureux.

II

Cessez, cessez vos compliments,
Monsieur, vous y perdez votre temps.
Je suis bergère, je suis grossière,
Je suis bergère, en vérité,
En esprit, en beauté,
Sans avoir mérite,
Monsieur, vos qualités.

III

Belle bergère, si tu veux,
Nous passerons le bois nous deux.
Mais, au lieu d'être à la tempête,
Mais, au lieu d'être à la pluie
Et au vent, à la rigueur du temps,
Mon carrosse qui t'attend.
Ma mignonne, reviens donc.

IV

Ni tes carrosses, ni tes chevaux,
Ni rien de ce que tu as de plus beau,
Rien ne me tente, je vis contente.
Rien ne me tente sous ces ormeaux,
En gardant mon troupeau,
En tournant mon fuseau,
En chantant des airs nouveaux.

V

Adieu, cruelle sans pitié,
Tu n'auras pas mes amitiés.
Adieu, trompeuse! adieu, cajoleuse,
Adieu, trompeuse, trompeuse,
Sur cajoleuse, sur trompeuse,
Tu n'auras pas mon cœur.

Bonjour, Trabeau.

Piano

rit.

Chant

Bonjour, Tra-beau. Je viens te voir au milieu du printemps nou-

Piano

veau Par a mou rette, chère mignonette, par amourette, re

çois mes vœux, re-çois mes vœux. Je te le jure en ces lieux l'état de tes beaux

The image shows a musical score for a piece titled "Chez la Vieille Marie". It consists of two systems of staves. The first system is a single treble clef staff with a key signature of one sharp (F#) and a 2/4 time signature. The melody is written in eighth and quarter notes. Below the staff, the lyrics "yeux m'ont rendu a mou-reux" are written in a cursive font. The second system consists of a grand staff (treble and bass clefs). The treble clef staff continues the melody, marked with "rit" (ritardando) and "Finale". The bass clef staff provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines. The piece concludes with a final cadence in the treble clef staff.

Vainement, je m'évertuai à violenter la mémoire de Marie afin d'obtenir plus de précision dans les rimes.

De guerre lasse, je dis :

— Et des histoires? Avez-vous réussi à vous rappeler telle ou telle intéressante?

La conteuse « toqua » un bon feu et « mit le coquemar sur le rond ».

J'en profitai pour fumer une cigarette.

— Une authentique, dont mon père fut le héros, commença Marie avec un léger trémolo.

Il était, à cette époque, berger chez Joseph Baupaire, de Bihain.

Un jour, la grande Thérèse, originaire de Rogery et habitant Bihain depuis son mariage, alla solliciter Baupaire de cautionner son fils, candidat gendarme.

Baupaire, sèchement, refusa.

— Tu t'en souviendras! gronda la chipie.

Peu après, les moutons de Baupaire urinèrent du

sang. Ils dépérissaient à vue d'œil. Mon père, vieux berger sachant tout, avait jeté sa langue aux chiens.

Découragé, il partit confier sa peine au grand Sépulchre, de Comté, car les bergers étaient tous parents.

Quand il eut fini :

— Dans ce cas, il y a autre chose, camarade, articula Sépulchre, remué. Il suffit, il est vrai, d'avoir refusé l'aumône à un pauvre. Vrai, c'est une « clapotée ». Crois-moi, une personne plus forte que nous est là-dessous.

A son retour, mon père trouva ses propres moutons atteints.

Il eut recours au curé.

Celui-ci vint bénir la bergerie et, se retirant :

— Jean, tu te garderas de lâcher tes bêtes, demain matin. Je m'acquitterai moi-même de ce soin.

Et le brave pasteur tint parole.

Mais, arrivé avec son troupeau au-dessous du village, mon père vit une corneille qui le suivait. Tout à coup, celle-ci de crier. Comme par enchantement, moutons et brebis de prendre la poudre d'escampette : ni gens ni chiens pour les arrêter.

Hors d'haleine, les fugitifs firent halte sur le territoire des Tailles.

Le soir, mon père trouva, plantée sur sa route, affublée à faire peur, la grande Thérèse, l'œil brillant.

— Qu'as-tu eu, ce matin, avec tes moutons, berger?

— Ce que j'ai eu? Ils se sont effrayés et ont fait



La conteuse « toqua » un bon feu et « mit le coquemar sur le rond ».
(Page 49.)

une promenade désordonnée, pour rentrer d'ailleurs paisiblement au bercail.

Mon père ne pouvait trop dire.

— Le cochon! il ne refusera plus de rendre service aux gens! invectiva la terrible gale en brandissant le poing vers la maison de Baupaire.

Ainsi, elle avouait clairement sa culpabilité.

— Encore une, avant de moudre le café.

Mon père, à ce moment, était berger au Grand Sart.

Un dimanche que, sur la lande, il cassait la croûte avec le berger d'Arbrefontaine, celui-ci soupira :

— Que n'avons-nous le dîner du curé de Vielsalm! C'est la fête, là-bas. Y goûterais-tu?

— Pourquoi pas?

Le berger ouvrit sa musette, qui devint instantanément une belle nappe, garnie de deux superbes couverts.

Et un potage exquis et fumant arriva à point nommé. Puis, des plats suivirent, nombreux et odorants.

Au cours du festin, « le berger d'Arbrefontaine » planta sa houlette en terre et, aussitôt, il en coula une bière tellement savoureuse, que mon père rentra avec le chapeau singulièrement de travers.

Au souper, il fit grise mine au plat de maigres pommes de terre et, pour sa justification, conta son aventure.

Ma mère, épouvantée :

— Imprudent! tu aurais dû te signer.

— Dites, Marie, votre regretté père chanta-t-il ce soir? questionnai-je du ton le plus innocent.

— Vous avez toujours le mot pour rire, vous.

Pendant que vous préparerez le café, car l'eau bout, je vous rapporterai l'anecdote, certes moins intéressante que les vôtres, que j'ai recueillie hier à la soirée chez Lambert R..., de Beffe. C'est sa femme qui parle.

— Minette, native des Tailles, était venue épouser un veuf de Devantave, Léonard, qui trimbalaît partout son ballot.

Avec l'homme, Minette avait ramassé le métier. Elle parcourait les villages avoisinants, offrant en vente de la laine, du fil, des mouchoirs de poche, bref, pas gros. On lui achetait sans nécessité, tant sa frimousse était rébarbative.

Une fois, — il y a de cela trente ans, — elle entra. J'étais seule à la maison.

— Ne prends-tu rien aujourd'hui, Marie?

— Non, va, merci. Je n'ai franchement besoin de rien.

— N'as-tu pas dépecé un porc ce matin?

— Oui, un petit.

— Tu m'offrirais bien un morceau de viande pour ma Sainte-Barbe (jour de l'adoration de Beffe)?

— C'est beaucoup demander.

— Oh! ça ne te ruinera pas!

Pour m'en débarrasser, je lui poussai un morceau, sans guère regarder.

La semaine suivante, à son passage, Minette m'apostropha du seuil de la porte :

— Tu ne m'avais pas donné un fameux morceau!

— Mais je ne cuis jamais plus de viande à la fois. Et notre ménage est, assurément, plus important que le vôtre.

— Tout de même, je te le revaudrai.

Et elle tint parole.

Bientôt, je constatai que toute la chair, voire le lard suspendu au plafond, étaient couverts de vermine. Il me fallut broser les morceaux les uns après les autres. Ceux de la tête, je dus les enfouir.

Minette revint dans la suite, comme si de rien n'était. Jamais je ne risquai la moindre allusion. On la redoutait trop.

Marie, en apportant sur la table les tasses à fleurs des grands jours, ne m'avait pas quitté des yeux.

— Convenez, fit-elle, qu'il y a de méchantes gens partout.

— Celle-ci, je la dois au vieux garde forestier Nicolas L..., de Nothomb.

Un ancien vacher de Martelange habitait, au centre du village, une maison de torchis, flanquée d'un enclos où vivotaient quelques maigres arbres fruitiers. A la

vue de cette demeure, on devinait que des fées s'employaient à la tenir dans un ordre parfait, à l'emplir de leur gaieté et du rayonnement de leurs yeux.

Le ménage, composé du père, de la mère et de deux jolis brins de fille, vivait heureux. Seul, le père, sans que l'on sût pourquoi, paraissait parfois soucieux. Mais il lui suffisait d'une chaude caresse de ses aimées, pour retrouver sa bonne humeur.

Depuis des ans, sous prétexte que le tabac lui occasionnait des lourdeurs, et l'alcool, des douleurs d'estomac, il avait rangé ses pipes culottées dans un tiroir et oublié sa petite goutte le dimanche. C'est qu'il nourrissait un rêve : amasser un magot qui permît à ses filles de faire un bon parti.

Par une journée très chaude, tandis que de gros nuages passaient au ciel et que le troupeau, inquiet, paissait mollement dans les prairies de « Pettebour », attenantes à la noire forêt d'Anlier, notre homme, assis à l'orée du bois, indifférent aux insectes qui bourdonnaient, aux oiseaux que l'orage surexcitait, tout en mâchonnant une herbe folle, supputait le montant de ses maigres économies.

— Du train dont ça va, marmonna-t-il, accablé de tristesse, je n'y parviendrai point. A moins que...

Un piétinement mou, un bruit de branches déplacées.

Le vacher se retourna.

Arrivait sur lui un homme svelte, de haute stature, au teint noir et brûlé, au nez épaté, à la moustache rare,

tout de vert élégamment vêtu, qui, d'une voix caverneuse, sans autre préambule :

— Je sais que tu es pauvre. Je veux te rendre riche...

Le vacher se dressa.

— à la condition, continua l'inconnu aux yeux fuyants, que tu m'abandonnes l'âme de tes filles... ou la tienne.

Indigné, le vacher :

— Jamais!

— A la rigueur, je me contenterai de l'âme des premiers nés de tes filles. Princièremment dotées...

Pour une tentation, c'était une tentation. Car, pensait le vacher sans apercevoir le pied fourchu de l'esprit des ténèbres, mes filles, mariées, pourraient ne pas avoir d'enfant. Alors... Aveuglé par sa hantise, il allait prononcer le oui fatal lorsque, levant les yeux, il remarqua par bonheur les griffes du tentateur. Se reculant, épouvanté :

— Non, jamais!

Et, brandissant son chapelet, il s'élança courageusement sur le diable. Etourdi des nombreux signes de croix dont il était assailli, Satan, environné d'éclairs de soufre, s'échappa avec un bruit affreux, en brisant un grand chêne.

Une brise fraîche tempérerait maintenant les ardeurs électriques du ciel, où défilaient des nuages épais, élargissant de plus vastes interstices d'azur.

Fébrile, le pâtre égrenait des *ave* quand son curé, tête nue, déboucha à dix pas.

Apercevant son fidèle paroissien :

— Cette fois, l'orage a cédé, Joseph.

Deux longs soupirs lui répondirent.

Relevant les lunettes qui bridait ses yeux, le prêtre, dévisageant l'homme, sur le ton d'une vraie anxiété :

— Voyons, qu'y a-t-il?

Tremblant comme une feuille, Joseph raconta son malheur, tout son malheur, sans omettre son péché d'orgueil.

Quand il eut fini, deux grosses larmes coulaient sur ses joues tannées.

— Remettez-vous, mon fils, d'une alarme si chaude, fit le pasteur et, ensemble, remercions Dieu de l'épreuve qu'il a daigné vous envoyer.

Puis il alla dans la prairie emplir son chapeau, aux reflets verdâtres, à une « veine », bénit l'eau et, à gestes larges, de toute sa ferveur, au nord, à l'est, au sud, à l'ouest, aux trente-deux divisions de la rose des vents, il aspergea la contrée.

— Tout ce que l'on a vu! gémit Marie.

Force me fut alors de manger une tranche de mon pain d'épice.

Rompant le silence, Marie :

— Je vais vous livrer ma dernière.

— Pour le dessert! Que vous êtes bonne!

— Un jour de pluie, mon oncle Henri se rendit chez la grande Thérèse. La garce, absente, était sans doute allée « al coupine ».

Son mari, paralytique (1), se traînait d'une chaise à l'autre.

En causant, mon oncle, assis près de l'unique fenêtre, remarqua un livre. Il l'ouvrit et lut sans comprendre.

Aussitôt, d'innombrables chats noirs remplirent la pièce avec un vacarme infernal.

Sur les entrefaites, la grande Thérèse survint.

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-elle, menaçante.

— C'est Henri qui a épelé dans ton manuel, expliqua craintivement l'impotent.

— Pourquoi « ne leur donnes-tu pas de la besogne », puisque tu les as commandés? répartit-elle.

Mon oncle ne souffla mot.

La satanée s'empara du volume, choisit un passage dont elle imposa la lecture à mon oncle.

Il avait à peine fini, que les félins s'enfuirent à la queue leu leu dans le bois de Cedrogne, vers Pisse-rotte.

Mon oncle se garda bien de remettre les pieds chez la grande Thérèse.

Remarquez qu'elle n'est pas morte à Bihain. Elle a disparu un jour. Comment? A-t-elle été détruite? S'est-

(1) C'est une erreur de la narratrice, car le sieur F... est mort après une courte maladie.

elle détruite? Ah! comme on la craignait (1)! A son nom, les enfants frissonnaient.

— Elle trépassa octogénaire en 1896, à Ougrée, où elle avait inspiré une grande confiance lucrative. Sans être sorcier, son fils fit aussi plus d'une dupe.

— Vrai? Vous voyez bien que vous en savez plus long que moi!

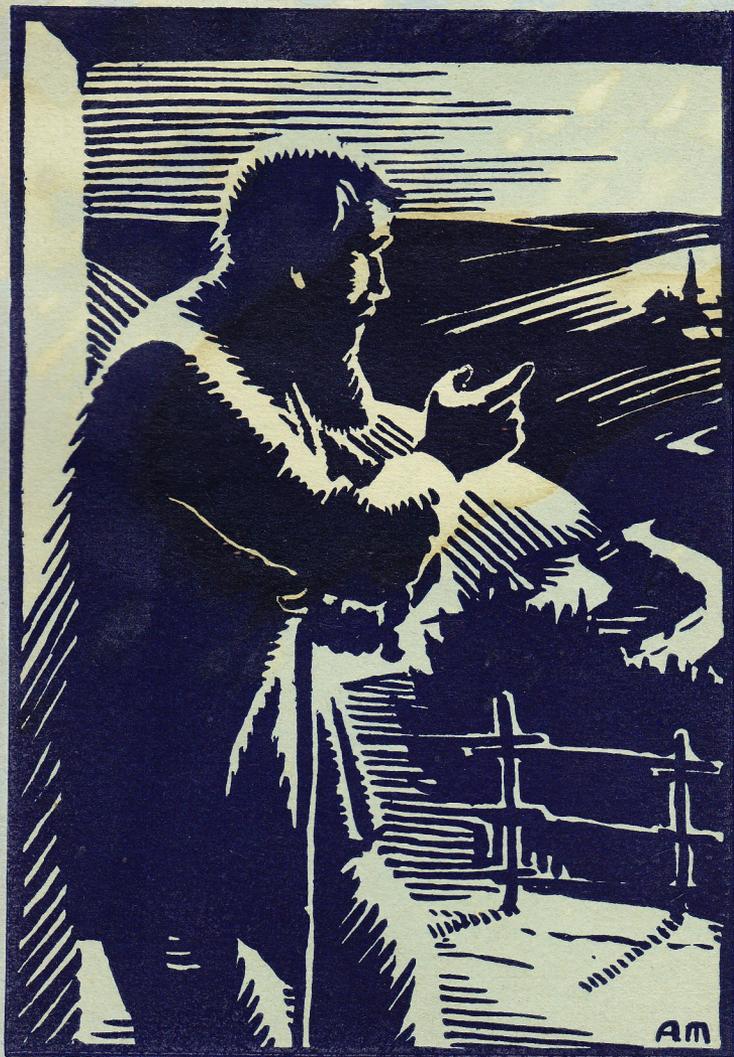
Les yeux clos, je vidai lentement le fond de ma tasse, marc compris.

(1) Plus d'une vieille personne m'a avoué qu'elle ne voulait pas divulguer les faits et gestes de tels sorcier ou sorcière défunts, par crainte de représailles.



LOUIS BANNEUX

LÉGENDAIRE ARDENNAIS



OFFICE DE PUBLICITÉ (Société coopérative)
Rue Neuve, 36, Bruxelles

LOUIS BANNEUX



LÉGENDAIRE ARDENNAIS

Illustrations d'ALFRED MARTIN



OFFICE DE PUBLICITÉ

Anc. Établ. J. LEBÈGUE & C^{ie}, Éditeurs

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES

1929